

## Préface de Ingo Kolboom (2009)

Le Québec est la province canadienne la plus connue en Allemagne et en Autriche, pour des raisons qui ne sont cependant pas à la hauteur du parcours historique et de la richesse culturelle de ce pays, ni de la dimension de ce pays quatre fois plus grand que la totalité de l'Allemagne réunifiée et dont le nombre d'habitants (7,5 Mio) peut se mesurer à celui de l'Autriche (8,3 Mio). Les médias germanophones favorisaient, depuis les années 1980, le mot-clé de « séparatisme » pour faire la Une sur le Québec, sans montrer toutefois une connaissance nuancée de ce dossier thématique. Et même si ce thème ne fait plus partie de l'agenda politique québécois, il reste néanmoins ici d'actualité médiatique, ne serait-ce que sous le titre « *Adieu le séparatisme !* » dans l'édition allemande *Geo-Special* « Canada » (No. 4, août/septembre 2008, p. 130-131).

Ce numéro, bien qu'assez flatteur pour le Canada, est symptomatique de la perception allemande des réalités canadiennes. On y célèbre avant tout cet État au deuxième territoire le plus étendu au monde comme un lieu de découverte d'une nature grandiose. Une telle perception, à la fois limitée et idéalisante, pourra satisfaire le simple regard curieux posé sur le Canada. Mais elle fera au contraire sourciller les spécialistes bien au courant de la stupéfiante richesse culturelle de ce pays qui n'est pas seulement bilingue officiellement mais aussi dans les faits. De la même façon, la marginalisation des identités francophones dans tout le Canada, sans parler de l'identité francophone du Québec, obnubilée dans ce numéro de *Geo* par l'éternel thème du « séparatisme », n'attriste pas seulement les amoureux de la langue et de la culture française.

Peu de gens aujourd'hui se rendent compte du fait que le Canada, entité étatique issue de l'ancien empire colonial français nommé *Nouvelle-France*, a justement pu devenir ce qu'il est parce qu'il a su se soustraire à l'expansion territoriale des États-Unis. Et ceci parce que son noyau territorial était cette colonie britannique, la *Province of Quebec* dotée d'une population majoritaire française et catholique. Cette dernière ne refusa pas seulement les sirènes de la révolution américaine mais resta loyale aux Britanniques lorsque les Américains attaquèrent entre 1812 et 1814 leur colonie aux bords du fleuve Saint-Laurent.

Aujourd'hui, peu de gens sont encore conscients du fait que la Confédération canadienne moderne (*Dominion of Canada*), qui vit le jour en 1867, était aussi une mesure de prévention contre la possibilité d'expansions américaines et qu'elle n'embrassait, à l'époque, que quatre provinces britanniques: le Québec et l'Ontario, les deux grandes, ainsi que le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse, les deux petites. La dimension canadienne française de ce nouvel État n'était pas seulement constituée par la province de Québec mais également par les communautés francophones des autres provinces, y compris les Acadiens au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse, minorité francophone à part car marquée par une histoire de déportation singulière, appelée le *Grand Dérangement*.

Ce *Dominion of Canada* tourné vers la côte atlantique intégra rapidement le Manitoba, province résultant de la révolte des métis franco-amérindiens dans le centre du pays, puis fit un léger virage vers l'est en rattachant à lui la petite île du Prince Edouard. Suivant cet élan, le dominion s'étendit à la Colombie Britannique, province

coloniale de la côte pacifique, et fit peu à peu sien le reste des immenses terres appartenant à la compagnie (privée) de la Baie d'Hudson à l'ouest et à l'extrême nord. Le Canada ne prit sa forme actuelle qu'en 1949, lorsque Terre-Neuve, qui s'était d'abord montrée réticente, rejoignit avec le Labrador la fédération canadienne pour en devenir la dernière province.

Lorsqu'on se penche de plus près sur cette construction étatique complexe, on se rend rapidement compte que la vision des Canadiens français se considérant comme l'un des deux peuples (blancs) fondateurs du Canada et revendiquant par là même la reconnaissance de droits et de certaines exigences ne repose pas sur une chimère. L'un des aspects tragiques de l'histoire canadienne moderne est que l'hégémonie de facto comme de jure de la population de langue anglaise, accentuée par l'élargissement territorial et l'arrivée de nouveaux flux migratoires, permit dans le pays l'établissement de rapports de force qui firent du patriotisme canadien des Canadiens français une farce. Alors qu'elle constituait un des piliers de l'État, cette minorité francophone – au Québec il faut même parler d'une majorité – devint une frange de la population de plus en plus déçue, marginalisée voire même discriminée, et combattant pour son affirmation culturelle et linguistique.

Il en résulte en tout cas le déclin de l'idée d'une « nation canadienne française » au sein du Canada, le délitement des vieilles loyautés et des anciens repères identitaires et finalement, à partir de 1960, le repli des francophones de la Province du Québec dans une identité alors territorialement définie de « *Québécois* », lesquels commencèrent à réclamer de plus en plus ardemment un nouvel espace d'action politique tant au sein de la fédération canadienne qu'à l'extérieur. Le terme de *Révolution tranquille* résume cette entrée radicale de la société et de l'État québécois dans la modernité. Celle-ci, portée par un nouveau sentiment d'identité nationale, consistait avant tout en une modernisation interne touchant à la fois l'économie, l'administration, l'enseignement et tous les autres domaines de la société. Le Québec, autrefois province cléricale et conservatrice contrôlée par les élites anglophones et américaines, se transforma en quelques années en un État providence moderne et séculaire, conciliant à la fois des éléments du libéralisme social et de l'interventionnisme d'État et s'emparant d'une nouvelle identité française.

L'engagement des nouvelles classes moyennes et des élites culturelles qui se constituèrent en même temps comme véritable porte-parole et moteur de ce processus, en fut une caractéristique importante. Une nouvelle solidarité était née, fondée sur les souvenirs de l'ancienne culture canadienne française: il s'agit de la culture québécoise, qui s'est peu à peu imposée comme une spécificité au sein de la culture mondiale francophone. Poètes, chansonniers, romanciers, réalisateurs, essayistes, tous ont participé à cette Révolution tranquille qui dépassa le cadre des années 1960 pour former le nouveau visage de ce pays.

Depuis, les années ont passé et l'euphorie de cette révolution a cédé la place à de nouveaux désenchantements. L'État central canadien a construit avec succès depuis la fin des années 1960 une identité nationale « canadienne » (avec le drapeau populaire faisant figurer une feuille d'érable) – réplique du nationalisme canadien français ou plutôt québécois (les deux historiquement plus vieux). Les autres provinces anglophones ont elles aussi dû tirer des leçons de leurs vieilles erreurs. Le Canada est aujourd'hui un État officiellement bilingue, le Québec officiellement unilingue

(francophone) et les minorités francophones dans les autres provinces ont pu acquérir des statuts spécifiques au niveau juridique et institutionnel (souvent avec l'aide des tribunaux), même s'il était parfois déjà trop tard.

Les échecs, liés à des raisons diverses et indépendantes, des deux référendums québécois, censés signer l'indépendance de la province, mais aussi des réformes de la constitution canadienne, ont mis au jour les failles mais aussi la vitalité du Canada ET du Québec. Si l'on compare les valse-hésitations canado-québécoises avec ce que l'on a connu en Europe avant comme après la Deuxième guerre mondiale, il faut remarquer que tout ce processus a eu lieu de manière passionnée et étonnamment pacifique. On pourrait dire que le sens commun britannique allié à la patience des francophones, forgée par les siècles, et à la volonté d'affirmation de soi, ont entre temps presque transfiguré l'échec commun en une histoire de succès. Et c'est pourtant dans l'indifférence mondiale que la Chambre des Communes du Canada a concédé au Québec en 2006 - suivant la proposition du gouvernement conservateur canadien de Stephan Harper - le statut, certes insignifiant d'un point de vue constitutionnel, mais hautement important d'un point de vue symbolique d'une « nation dans un Canada uni ».<sup>1</sup> Un état donc que décrit sans passion aucune – avant la déclaration du parlement canadien – un renommé journal militaire autrichien, qualifiant le Québec de « *nation francophone consciente d'elle même au sein d'un Canada entre partenariat fédéral et souveraineté.* »<sup>2</sup>

Les événements liés à la commémoration en 2008 des 400 ans de la fondation de la ville de Québec fournirent une preuve éloquente de cette sérénité culturelle comme de ce calme politique. L'un des slogans moteurs de cette fête, célébrant Québec comme « *le berceau de la civilisation française en Amérique* »,<sup>3</sup> n'est peut être pas tout à fait correct d'un point de vue historique (les Acadiens francophones dans les provinces atlantiques fêtaient déjà en 2004 leur 400 ans de présence sur le continent!), mais compréhensible du point de vue québécois contemporain.

Cela ne signifie pourtant pas que la francophonie canadienne se trouve à présent hors de danger. De nouveaux flux migratoires ont poussé de leur estrade historique les vieux « peuples fondateurs ». Cela n'a pas fait ombre aux anglophones, bien au contraire. Mais la pression de l'assimilation qui touche les francophones est à présent plus efficace que la politique britannique d'oppression linguistique d'autrefois. Alors que sont très touchées par cette situation les minorités francophones très actives des provinces du Nouveau Brunswick, de la Nouvelle Ecosse, de l'île du Prince Edouard, de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie-Britannique comme des Territoires du Yukon, du Nord-Ouest et du Nunavut, il faut dire que le Québec est et reste une forteresse de la francophonie, ce qu'elle doit à son propre mérite, à sa capacité d'action et de réaction.

---

<sup>1</sup> « Le Québec forme une nation dans un Canada uni - Le Québec et le Canada sortent gagnants, selon Charest », *Le Devoir*, 23 novembre 2006; URL : <http://www.ledevoir.com/2006/11/23/123410.html>

<sup>2</sup> Martin Pabst, « Québec – selbstbewusste frankophone Nation in Kanada zwischen föderaler Partnerschaft und Souveränität », *Österreichische Militärische Zeitschrift* - édition 1/ 2007, URL: [www.bmlv.gv.at/omz/ausgaben/artikel.php?id=454](http://www.bmlv.gv.at/omz/ausgaben/artikel.php?id=454)

<sup>3</sup> « Pour les francophones d'Amérique, tout a commencé à Québec, aujourd'hui reconnue comme le berceau de la civilisation française en Amérique ». URL : <http://monquebec2008.sympatico.msn.ca/MonQuebec2008/?module=static&id=6>

Les portes de cette forteresse francophone ne sont pourtant pas closes, sa herse n'est pas baissée, son pont-levis n'est pas relevé, et ce n'est en aucun cas une forteresse aux murs ternes mais bien un ensemble qui porte les couleurs de la diversité, les couleurs d'une société ouverte et fascinante par sa richesse. Alors qu'il était autrefois encore relativement facile de saisir une identité canadienne française pratiquement homogène, nourrie d'une double histoire coloniale et d'un héritage français et imprégné de catholicisme, la question de l'identité du Québec et des Québécois ressemble de nos jours à un joyeux « jeu de petits chevaux » à l'issue indéterminée.

« *Je suis québécois mais qu'est-ce qu'être québécois en 2008 ?* » se demande le journaliste et écrivain Jean-Benoît Nadeau dans l'édition parisienne de « *Géo* » sur le Canada et le Québec. Voici sa réponse : « *C'est être un peu américain, britannique, canadien, indien, français –et autre chose encore, que certains appellent la 'québécoïté'.* » Et de poursuivre : « *La québécoïté serait une platitude si elle n'était 'que' la somme de ces parties. Mais il existe une 'autre chose' spécifique, que des générations de poètes ont cherché à nommer. Une seule certitude : la langue française en constitue le noyau dur. La langue française, pour un Québécois, est hyperpolitique, parce qu'elle est le creuset même de son identité. Le fait est mal connu : les Québécois parlaient le français bien avant les Français. L'histoire du français en France est celle d'une élite urbaine qui a peu à peu francisé son pays, ce que le recensement de l'abbé Grégoire a démontré. Mais chez nous, à la même époque, tous les habitants de la future ex-Nouvelle-France avaient le français pour langue commune. Cette présence ancienne du français au Québec explique en grande partie le fait que s'exprime ici une culture populaire marquée par une très grande oralité –d'où le succès de nos chanteurs et de nos acteurs : nos Richard Desjardins, Anthony Kavanagh ou Linda Lemay. L'une des marques d'une forte culture populaire est que l'on y valorise moins l'intellectualisme, l'élitisme ou le purisme, à tort ou à raison.* »<sup>4</sup> La réplique de la poétesse Danielle Fournier à toutes les tentatives de lui imposer une identité définie parle d'elle-même : « *Ne me dis plus jamais qui je suis* ». <sup>5</sup>

Il ne s'agit pas ici de déterminer si cet ouvrage de Manfred Overmann parvient à éclairer, passant outre la volonté de la jeune poétesse montréalaise, l'identité du Québec et des Québécois : Overmann ne cherche pas à animer un débat identitaire puriste. Sa démarche se situe nettement plus en profondeur. Au moment où la romanistique allemande a découvert dans les universités la francophonie nord-américaine et où le Québec s'est introduit dans de nombreux programmes scolaires pour illustrer la francophonie présente en dehors des frontières françaises et européennes, Manfred Overmann livre aux professeurs du secondaire comme de l'enseignement supérieur désireux de se pencher sur ce domaine passionnant l'ouvrage précieux qu'ils attendaient depuis longtemps. En effet, malgré l'essor des recherches sur le Québec en Allemagne comme en Autriche, ces enseignants curieux de l'Amérique du nord francophone n'avaient pas en leur possession les documents et les outils de travail nécessaires.

---

<sup>4</sup> Jean-Benoît Nadeau, « Être Québécois, c'est quoi? » *GÉO Magazine* 351, (Paris) Mai 2008, p. 66-67.

<sup>5</sup> Danielle Fournier, *Ne me dis plus jamais qui je suis. Poésie*. Laval : Trois, 2000.

Tous nos remerciements vont donc à Manfred Overmann, auteur et directeur de cet ouvrage dont l'ensemble fait plus que la somme de ses parties documentaires, remerciements de tous ceux qui, comme lui, ont connu ce pays et ont appris à l'apprécier et à l'aimer.

Ingo Kolboom, C.Q.

Professeur à l'Université de Dresde / Professeur associé à l'Université de Montréal

## Vorwort

Québec – das ist auch in Deutschland die dem Namen nach wohl bekannteste kanadische Provinz, dies aber eher aus Gründen, die der wechselhaften Geschichte und dem kulturellen Reichtum dieses Land kaum gerecht werden. Unter dem dominierenden Stichwort „Separatismus“ war dieses Land, dessen Fläche viermal größer ist als die des vereinten Deutschland, stets ein beliebtes und von Grund auf missverstandenes Thema deutscher Medien seit den 1980er Jahren. Und selbst wenn dieses Thema nicht mehr auf der politischen Agenda der quebecer Politik steht, dann ist es immer noch eine Schlagzeile wert, und wenn auch mit der Überschrift „Separatismus ade!“ wie kürzlich im *Geo-Special* „Kanada“ (Nr. 4, August/September 2008, S. 130-131). Dieses ansonsten einladend aufgemachte Heft über Kanada ist symptomatisch für die deutsche Kanadawahrnehmung, die diesen größten Flächenstaat der Erde vor allem als grandioses Naturerlebnis zelebriert.

Dass diese Art der eingeschränkten und zugleich natur-idealisierenden Wahrnehmung der Wirklichkeit wenig gerecht wird, mag den normalen Kanadafan kaum stören, den Kanadakenner schon, denn der sprachlich-kulturelle Reichtum dieses ganzen, nicht nur offiziell englisch- und französischsprachigen Landes ist stupend. Und die auch in diesem Geo-Heft nicht zu übersehende Marginalisierung der frankophonen Identitäten in ganz Kanada, erst recht die vom Separatismus-Topos verdrängte frankophone Identität Québecs betrüben nicht nur jeden Liebhaber der französischen Sprache und Kulturen.

Nur wenigen ist heute noch bewusst, dass Kanada, dieses aus dem ehemaligen französischen Kolonialreich *Nouvelle-France* hervorgegangene Staatsgebilde, ein eigenes Land hatte werden können, weil es sich der territorialen Expansion der Vereinigten Staaten von Amerika hatte entziehen können, und dies, gerade weil sein Kerngebiet die britische Kolonie *Province of Quebec* mit einer mehrheitlichen französisch-katholischen Bevölkerung war. Letztere verweigerte sich nicht nur den Sirenenklängen der amerikanischen Erhebung gegen die britische Kolonialmacht, sondern blieb auch loyal an der Seite der Briten, als 1812-14 amerikanische Truppen die britische Kolonie am Sankt-Lorenz-Strom angriffen.

Und nur wenigen ist heute noch bewusst, dass die 1867 ins Leben gerufene moderne Kanadische Konföderation nicht nur eine Präventivmaßnahme gegen mögliche amerikanische Expansionen war, sondern gerade mal aus vier britischen Provinz-Kolonien bestand: die beiden großen, Québec und Ontario, sowie die beiden kleinen, Neubraunschweig und Neuschottland. Die frankophone Dimension dieses neuen Staates lag nicht allein in der Provinz Québec, sondern auch den französischsprachigen Minderheiten der übrigen drei Provinzen, wobei die Akadier in Neubraunschweig und Neuschottland sich auf Grund ihrer Deportationsgeschichte als Minderheit mit einer besonderen Identität verstanden.

Dieses zur Atlantikküste blickende *Dominion of Canada* integrierte sehr bald das aus einem franko-indianischen Mestizen-Aufstand hervorgegangene Manitoba im mittleren Westen, machte noch einen kleinen Schlenker nach Osten, indem es die kleine Prinz-Edward-Insel aufnahm, schlug sodann einen Riesenarm nach der Provinz-Kolonie Britisch-Kolumbien an der Pazifikküste und integrierte dann Stück

für Stück die übrigen riesigen Länder der privaten Hudson-Bay-Company im mittleren Westen und im hohen Norden. Seine heutige Gestalt nahm es erst 1949 an, als das zunächst widerstrebende Neufundland mit Labrador als letzte Provinz der Kanadischen Föderation beitrug.

Wer sich mit dieser komplexen Staatsbildung näher befasst, wird schnell merken, dass die jahrzehntelange Sichtweise der Frankokanadier, sich als eines der beiden (weißen) Gründervölker Kanadas zu sehen und daraus entsprechende Rechte bzw. Forderungen abzuleiten, keiner Fiktion entsprang. Dass die dann de facto und auch de jure herrschende britische bzw. englischsprachige Hegemonie, vergrößert durch die territoriale Erweiterung und neue Immigrationsströme, Verhältnisse im Land zuließ, die jene frankokanadische, durchaus patriotische Sichtweise auf „ihr“ Kanada zur Farce werden ließen und aus dieser staatstragenden Minderheit, in Québec gar Mehrheit, einen mehr und mehr enttäuschten, marginalisierten und auch diskriminierten, um seine sprachlich-kulturelle Selbstbehauptung kämpfenden Bevölkerungsteil machte, ist eine der tragischen Seiten der modernen kanadischen Geschichte. Ergebnis war jedenfalls der Zerfall der Vorstellung einer pankanadischen „frankokanadischen Nation“, das Bröckeln alter Loyalitäten und Identitäten, schließlich, ab 1960, der Rückzug der in der Provinz Québec beheimateten Frankokanadier auf ihre nunmehr territorial abgegrenzte Identität als „*Québécois*“, die sich in eskalierender Weise um neue politische Handlungsräume innerhalb aber auch außerhalb des kanadischen Staatsverbandes bemühten.

Der mit dem Wort „Stille Revolution“ umkränzte Aufbruch der quebecer Gesellschaft und des quebecer Staates in die Moderne war umfassend und radikal. Vor allem war er eine *innere* Modernisierung, die alle Bereiche der Wirtschaft, Verwaltung, Bildung und der Gesellschaft umfasste und von einer neuen nationalen Identität getragen wurde. Aus der ehemals klerikal-konservativen Provinz Québec, in dem eine anglokanadische und amerikanische Obersicht das Sagen hatte, wurde innerhalb weniger Jahre ein moderner, säkularer Wohlfahrtsstaat, der unterschiedliche Elemente des Sozialliberalismus und des Staatsinterventionismus in sich vereinte und sich eine neue französische Identität zurückeroberte. Prägendes Merkmal dieses Aufbruchs war das Engagement der kulturellen Eliten, die diesem Prozess Wort und Stimme verliehen, ihn gar mit vorantrieben. Aus der einstmaligen pankanadischen frankokanadischen Kultur wurde ein neuer Solitär geboren: die quebecer Kultur, die sich nach und nach als Besonderheit in der frankophonen Weltkultur zu behaupten wusste. Dichter, Liedermacher, Romanciers, Filmemacher, Essayisten... sie alle waren Teil jener Stillen Revolution, die über die 1960er Jahre weit hinaus das neue Gesicht dieses Landes gestalteten.

Seitdem sind viele Jahre vergangen, die nationale Euphorie der Stillen Revolution ist manchen neuen Ernüchterungen gewichen. Der kanadische Zentralstaat, der seit Ende der 1960er Jahre erfolgreich eine „kanadische“ Identität (mit der populären Ahorn-Fahne) aufbaute (auch eine Replik auf den historisch älteren frankokanadischen bzw. quebecer Nationalismus), aber auch die anderen anglophonen Provinzen haben aus alten Fehlern gelernt. Heute ist Kanada ein offiziell zweisprachiges Land und die frankophonen Minderheiten in den anderen Provinzen haben notwendige rechtliche und institutionelle Schutzzräume erhalten – wenn auch manchmal fast zu spät. Zwei aus unterschiedlichen Gründen gescheiterte quebecer Unanhängigkeitsreferenden, aber auch aus ebenso unterschiedlichen Gründen gescheiterte kanadische

Verfassungsreformen, die den Besonderheiten Québecs und erweiterten Spielraumbedürfnissen aller Provinzen Rechnung tragen wollten, haben die Zerbrechlichkeit aber auch die Vitalität Kanadas UND Québecs deutlich gemacht. Passioniert und bewundernswert friedlich lief alles ab, vergleicht man die kanadisch-quebecer Wechselbäder mit europäischen Verhältnissen vor und nach dem Zweiten Weltkrieg. Britischer Common Sense und jahrhunderte lang eingeübte, frankophone Duldsamkeit gepaart mit Selbstbehauptungswillen haben gemeinsames Scheitern – so könnte man meinen – inzwischen fast zu einer Erfolgsgeschichte gemacht. Und fast unbemerkt von der Weltöffentlichkeit konzidierte Ende 2006 das kanadische Unterhaus – auf Vorschlag der konservativen kanadischen Regierung unter Stephan Harper – den Quebecern den verfassungsrechtlich zwar unerheblichen, aber symbolisch relevanten Status einer „eigenen Nation in einem vereinten Kanada“.<sup>6</sup> Also ein Zustand, wie ihn die *Österreichische Militärische Zeitschrift* kurz vor dieser Maßnahme ganz unaufgeregt „*Québec – selbstbewusste frankophone Nation in Kanada zwischen föderaler Partnerschaft und Souveränität*“ nannte.<sup>7</sup> Die sehr entspannten, da wie selbstverständlich-fröhlichen Feierlichkeiten 2008 zum 400-jährigen Gründungsjubiläum der Stadt Québec legten von dieser politischen Unaufgeregtheit und kulturellen Selbstsicherheit ein beredtes Zeugnis ab. Einer der Leitsätze dieser Feiern, der Québec als „Wiege der der französischen Zivilisation in Amerika“<sup>8</sup> zelebrierte, mag historisch zwar nicht ganz korrekt sein (die Akadier begingen schon 2004 ihre 400-Jahrfeiern!), aus heutiger quebecer Sicht aber nachvollziehbar.

Dies alles heißt nicht, dass die kanadische Frankophonie fortan auf der sicheren Seite steht. Neue Immigrationsströme haben die alten „Gründervölker“ von ihren historischen Podesten geworfen. Dem Englischen hat dies nicht geschadet, im Gegenteil. Aber das Französische unterliegt einem schleichenden Assimilierungsdruck, der wirksamer ist als frühere sprachpolitische Unterdrückung durch die Briten. In dieser fragilen Gesamtlage, in der sich die durchaus regen frankophonen Minderheiten in den Provinzen Neubraunschweig, Neuschottland, Prinz-Edward-Insel, Ontario, Manitoba, Saskatchewan, Alberta, Britisch-Kolumbien sowie in den Territorien Yukon, Nord-West-Territorien und Nunavut befinden, ist und bleibt Québec eine durch eigene Verdienste und gegen viele Widerstände befestigte frankophone Festung. Deren Tore und Fenster aber sind nicht verschlossen, ihre Brücken nicht hochgefahren, ihre Farben kein Grau in Grau. In dieser bunten Festung lebt heute eine offene Gesellschaft, deren innere Vielfalt faszinierender denn je geworden ist. War es in früheren Jahrzehnten noch eher einfach, aus der ehemals doppelten Kolonialvergangenheit und aus dem französisch-katholischen Erbe eine halbwegs homogene frankokanadische Identität zu begreifen, so gleicht die heutige Frage nach der Identität Québecs und der Quebecer einem fröhlichen „Mensch-ärgere-dich-nicht-Spiel“ mit offenem Ausgang.

---

<sup>6</sup> « Le Québec forme une nation dans un Canada uni - Le Québec et le Canada sortent gagnants, selon Charest », *Le Devoir*, 23 novembre 2006; URL: <http://www.ledevoir.com/2006/11/23/123410.html>

<sup>7</sup> Martin Pabst, „Québec – selbstbewusste frankophone Nation in Kanada zwischen föderaler Partnerschaft und Souveränität“, *Österreichische Militärische Zeitschrift - Ausgabe 1/ 2007*, URL: [www.bmlv.gv.at/omz/ausgaben/artikel.php?id=454](http://www.bmlv.gv.at/omz/ausgaben/artikel.php?id=454)

<sup>8</sup> « Pour les francophones d'Amérique, tout a commencé à Québec, aujourd'hui reconnue comme le berceau de la civilisation française en Amérique »; URL: <http://monquebec2008.sympatico.msn.ca/MonQuebec2008/?module=static&id=6>

„*Ich bin Quebecer, aber was heißt das 2008?*“, fragt der Schriftsteller und Journalist Jean-Benoît Nadeau in einer Pariser Geo-Ausgabe über Kanada und Québec. Seine Antwort: „*Das heißt, ein wenig amerikanisch, britisch, kanadisch, indianisch und französisch sein – und noch etwas anderes, was einige Leute ‚québécoité’ [Quebecertum] nennen.*“ Dieses „Quebecertum“ indes wäre eine Plattheit, wäre es nur die Summe seiner Teile. Und er fährt fort: „*Aber es gibt eine spezifische ‚andere Sache’, die Generationen von Dichtern zu benennen suchten. Eine einzige Gewissheit: die französische Sprache ist der harte Kern. Die französische Sprache ist für einen Quebecer hyperpolitisch, weil sie das Flussbett seiner Identität ist. Eine Tatsache ist wenig bekannt: die Quebecer sprachen Französisch weit vor den Franzosen. Die Geschichte des Französischen in Frankreich ist die einer urbanen Elite, die ihr Land nach und nach französisiert hat... Aber bei uns, hatten zur selben Zeit [zur Zeit der Französischen Revolution] alle Einwohner [...] das Französische als gemeinsame Sprache. Diese alte Präsenz des Französischen in Québec erklärt großenteils die Tatsache, dass sich hier eine populäre Kultur artikuliert, die von einer sehr großen Mündlichkeit geprägt ist – daher der Erfolg unserer Sänger und Schauspieler: unserer Richard Desjardins, Anthony Kavanagh oder Lynda Lemay. Einer der Züge einer starken volkstümlichen Kultur besteht darin, dass man, zu Recht oder Unrecht, weniger den Intellektualismus, den Elitismus oder den Purismus schätzt.*“<sup>9</sup> Die Replik der Dichterin Danielle Fournier auf alle Versuche, ihr eine Identität anzudefinieren, ist kurz und bündig: „*Sage mir nie mehr, wer ich bin!*“<sup>10</sup>

Ob es dem vorliegenden Band von Manfred Overmann gelingt, an der Dichterin vorbei die Identität Québecs und der Quebecer zu klären, wollen wir hier nicht beantworten, zumal Overmanns Anliegen ein ganz anderes und wesentlich verdienstvolleres ist, als eine puristische Identitätsdebatte zu animieren. Nachdem endlich auch die deutschsprachige Romanistik an den Hochschulen die Frankophonie in Nordamerika entdeckt und namentlich Québec in vielen Lehrplänen an den Schulen Einzug gehalten hat, um die auch außerhalb Frankreichs bzw. Europas lebende Frankophonie zu illustrieren, gibt Manfred Overmann allen Lehrern und Dozenten, die diesen spannenden Bereich behandeln wollen, ein lang ersehntes Arbeitsbuch in die Hand. Denn trotz einer inzwischen auch in Deutschland und Österreich blühenden Québec-Forschung blieben die Lehrer und Dozenten, die dieses Wissen weitergeben wollten, ohne die dafür erforderlichen Materialien. Dass dieses Buch sogar mehr geworden ist als die Summe vieler Materialien, ist das besondere Verdienst seines Autors und Herausgebers, dem der Dank all derjenigen gebührt, die wie er auch dieses Land kennen, schätzen und oft auch lieben gelernt haben.

Prof. Dr. Dr. h.c. Ingo Kolboom  
Technische Universität Dresden / Université de Montréal

<sup>9</sup> Jean-Benoît Nadeau, « Être Québécois, c’est quoi? » GÉO Magazine 351, (Paris) Mai 2008, S. 66-67.

<sup>10</sup> Danielle Fournier, *Ne me dis plus jamais qui je suis. Poésie*. Laval: Trois, 2000.